

## Le cinéma sans-abri

Martin Bilodeau

---

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22628ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Bilodeau, M. (1992). Review of [Le cinéma sans-abri]. *24 images*, (64), 54–55.

# Festival of Festivals

## LE CINÉMA SANS-ABRI

par Martin Bilodeau

Le festival de Toronto partage avec la Pologne la réputation de ses files d'attente, interminables, au bout desquelles l'offre fait trop souvent un pied-de-nez à la demande. Helga Stephenson et Piers Handling jettent annuellement dans la fosse torontoise plus de 250 longs métrages, que le public, la presse et l'industrie s'arrachent jalousement. Une présence remarquée cette année, celle de productions indépendantes américaines qui, en dehors des festivals, font la queue pour entrer dans les salles.

**B**ien qu'international comme celui de Montréal, le Festival of Festivals de Toronto se distingue de son homologue par une imposante et prestigieuse sélection anglo-saxonne. Fortement représentés, les États-Unis (*Mac*, *Simple Men*, *Equinox*, *Passion Fish*), le Royaume-Uni (*The Crying Game*, *Peter's Friends*), l'Australie (*The Nun and the Bandit*) et le Canada (*Twist*, *Careful*), partagent l'affiche avec une copieuse sélection internationale, entièrement sous-titrée en anglais. Comme quoi Toronto mise sur l'accessibilité.

Quelques-uns des plus gros canons européens (*IP5*, *L'Amant*, *Olivier*, *Olivier*, etc.) viennent cependant rappeler aux Montréalais chauvinistes que le Festival of Festivals n'est pas une réplique de Montréal, mais bien un festival qui parvient à arracher à Losique des films qui autrefois lui revenaient.

Quant à la production des «majors», elle semble s'être doucement effacée, pour ne laisser la place qu'à quelques-unes de ses œuvres les plus marginales, dont *A River Runs Through It*, de Robert Redford. Parmi la sélection américaine, un très grand nombre de productions indépendantes, issues d'une génération de cinéastes qui flirtent avec Hollywood.

Ainsi *Mac*, de John Turturro, *Equinox* d'Alan Rudolph, *Passion Fish* de John Sayles et *Simple Men* de Hal Hartley empruntent le sillage du mystérieux monde de la production indépendante. En dehors de la norme imposée par Hollywood,

ces cinéastes questionnent plutôt la société américaine que les «majors», eux, exhibent à grand renfort d'idées reçues. Point de rencontre de deux idéologies. Tous deux alimentent une vision commune certifiant que le rêve américain, la réussite sociale, ne sont accessibles que par l'intermédiaire de la corruption, de l'individualisme et des sacrifices personnels.

### **Mac:**

#### **Le sacrifice de la famille**

*Mac* se présente comme une chronique relatant dix années d'efforts de trois frères italo-américains pour gagner leur indépendance matérielle et sociale. À la tête du trio, Mac (Turturro) pourchassera son rêve jusqu'à ce que celui-ci devienne un cauchemar pour ses deux frères, qui se détacheront de lui et de ses obsessions. Mac se retrouve seul avec son épouse et son jeune fils, à qui il enseigne que l'accession au bonheur (symbolisé dans le film par la petite maison de banlieue) se gagne à la sueur de son front et au prix de sa propre famille.

Turturro propose à travers cette chronique des années 50 une vision du milieu ouvrier où l'étranger qui a réussi (ici incarné par le patron polonais) exploite celui qui n'est qu'à la mi-parcours. Sa caméra explore avec humour les diverses facettes de l'existence d'une famille d'ouvriers italiens avec humour, tout en évitant les clichés et les idées reçues (voir *Moonstruck* de Norman Jewison).

### **Equinox:**

#### **Le sacrifice de l'honnêteté**

Plus contemporain mais non moins amer, *Equinox* trace le portrait en parallèle de deux jumeaux séparés à la naissance. Le premier, trouillard misérable, mécanicien sans envergure, vit dans la terreur quotidienne du monde urbain qui l'entoure. Le second évolue comme chauffeur auprès de la mafia, et gagne dangereusement sa vie en éliminant ses confrères qui nuisent à son ascension.

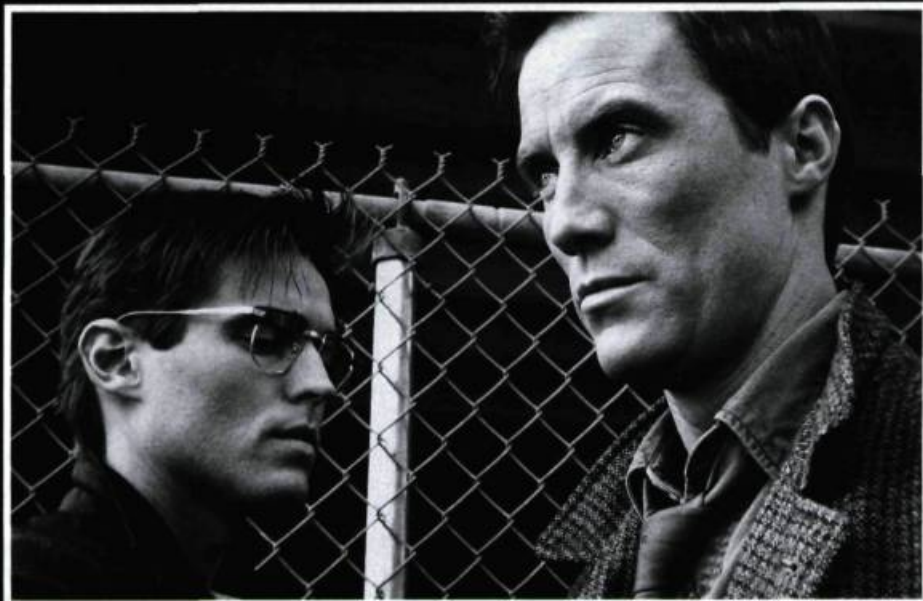
Le film de Rudolph s'amorce par un travelling vertical sur la façade d'un chic immeuble bardé de drapeaux américains, au pied duquel s'agglutine une meute de sans-abri. Parmi ceux-ci se trouve une vieille mourante qui dévoilera la première pièce de l'énigme du récit qui s'entame. Parfois confus mais toujours passionnant, le film de Rudolph enchevêtre les niveaux de récit avec adresse, se nourrissant à la fois du mythe de Cendrillon et de la saga du *Parrain*. Par l'éclatement de la linéarité narrative, *Equinox* évoque une Amérique morcelée, à l'abri des visions globales. Aussi différents que le jour et la nuit, les jumeaux se retrouveront lors de l'équinoxe, ce moment où le jour et la nuit sont d'égale longueur.

### **Passion Fish:**

#### **Le sacrifice du corps**

Film minimaliste et intimiste, *Passion Fish* de John Sayles raconte la chute de May Alice (Mary McDonnell), actrice de «soap» devenue paraplégique à la suite d'un accident tragique; elle troquera son petit piédestal pour une chaise roulante, non sans amertume. Brisée, isolée dans le lourd silence de sa résidence familiale de Louisiane, l'arrivée d'une jeune infirmière (Alfre Woodard)





Simple Men de Hal Hartley, «une carte de visite pour Hollywood»

viendra bousculer sa solitude. Unies par le devoir, les deux femmes découvriront, à travers les petits moments de la vie quotidienne, qu'elles ont en commun une vie de rêves brisés.

La linéarité du récit mettant à jour un segment de la vie des deux femmes tout identique à ce qui a précédé et à ce qui suivra, fait le charme de ce petit «chef-d'œuvre» d'intelligence où la réussite individuelle est montrée avant tout comme un état passager. Sayles questionne la valeur du succès, s'interroge sur le temps qui passe et l'espace qui nous entoure. Il réalise ainsi avec *Passion Fish* une œuvre hautement philosophique et surtout antidémagogique.

Film sans prétention d'un grand réalisateur qui sait capter l'émotion sans la provoquer par des artifices techniques, *Passion Fish* porte un regard lucide sur l'Amérique profonde et la démesure de ses rêves – en en estropiant plus d'un au passage.

**Simple Men:**  
Le sacrifice de l'audace

Deux frères partent à la recherche de leur père, évadé de

prison. Les femmes qu'ils rencontrent sur leur chemin les détournent rapidement de leur objectif, le vide laissé par l'absence de la mère devenant soudainement un besoin plus urgent à combler. La typologie des personnages de *Simple Men* évoque, comme le titre l'indique à demi-mot, le simplisme, et non la simplicité. La mise en scène ajoute à cette ambiguïté; la faiblesse des personnages ne fait que la confirmer.

Sous la bannière «film d'auteur», le film de Hartley n'est rien de plus qu'une carte de visite pour Hollywood, qui accumule les ressorts narratifs des «road movies» tragico-comiques, et ne va guère au-delà des apparences. La vivacité de la production, bien que respectueuse des règles sociales conservatrices (la mère qui quitte ses enfants d'âge adulte pour veiller à son propre bien-être est indigne; le père sexagénaire qui fornique avec une jeune femme de 20 ans est envié, etc.), ne rebute pas le cinéphile de salon, comme la plupart des œuvres de consommation peu audacieuses. Quelques répliques astucieuses, quelques bons gags visuels,

achèveront le «simple cinéphile», qui sortira de la projection satisfait, mais qui gardera un bien pâle souvenir de ce film.

Si l'industrie morcelée de la production indépendante parvient quelquefois à échapper aux codes moraux et sociaux imposés par un nivellement par la base, il demeure toutefois malheureux qu'une plus large part de cette production – certes trop imposante pour s'inscrire dans le contexte festivalier – ne trouve à s'abriter dans les salles commerciales au cours de l'année. Pour un *Simple Men* ou un *My Own Private Idaho*, combien d'autres de ces films indépendants se perdent dans l'oubli après, au mieux, quelques soirs dans une salle tels le Rialto ou le Parallèle? Empêcher la diffusion du cinéma indépendant, n'est-ce pas, là encore, du nivellement par la base? ■

Canadian Film Centre



Centre canadien du film

**DEMANDE D'INSCRIPTION AU PROGRAMME DE L'ANNÉE 1993**

Le CENTRE CANADIEN DU FILM invite les scénaristes, réalisateurs/réalisatrices, producteurs/productrices à s'inscrire dès maintenant au programme de l'année 1993. Les candidats/candidates doivent démontrer des compétences et un profond intérêt pour la production de longs métrages de fiction au Canada. De plus, ils doivent présenter un scénario de long métrage en cours de développement.

Les cinéastes sélectionnés participeront à un programme de formation professionnelle d'une durée de neuf mois au cours duquel tous les aspects de la production d'un long métrage seront abordés. Aucun frais de scolarité n'est exigé. Les participants/participantes au programme devront vivre dans la région de Toronto et être en mesure de subvenir à leurs besoins pendant la durée du programme.

Le programme est donné en Anglais.

Les demandes d'inscription doivent parvenir au CENTRE CANADIEN DU FILM au plus tard le 15 novembre 1992. Pour recevoir un formulaire, veuillez communiquer avec:

Carmen Arndt

**CENTRE CANADIEN DU FILM**

2489 Bayview Ave., Toronto, Ontario M2L 1A8

(416) 445-1446